Document généré le 19 avr. 2024 19:40

24 images

Entretien avec Léa Pool

Jeanne Painchaud

Numéro 38, été 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/22322ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Painchaud, J. (1988). Entretien avec Léa Pool. *24 images*, (38), 16–17.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ENTRETIEN AVEC LÉA POOL

PHOTO LOUISE OLIGNY

Arrivée de Suisse en 1975, elle réalise *Strass Café* en 1979, son premier long métrage. Le suivant, *La femme de l'hôtel* (1984), reçoit un excellent accueil de la part du public comme de la critique, ce qui lui permet de réaliser sans ambages *Anne Trister* (1986). Son quatrième long métrage, *À corps perdu*, adaptation du roman Kurwenal de Yves Navarre, sortira sous peu.

— Y a-t-il un star-system au Québec?

L.P.: On a un curieux rapport avec cela. Je crois qu'on veut en créer un et que, en même temps, on en a peur. Du côté des acteurs, je n'ai pas l'impression qu'il y a un star-system, sauf à la télévision. Mais, encore là, dans le cas de Jean-Paul Belleau par exemple, je pense que c'est plutôt le personnage qui est devenu une star, et non Sicotte. Depuis les deux ou trois dernières années, on a fait des stars de réalisateurs comme Arcand et Lauzon, avec tous les risques que cela implique.

— Quel genre de risques?

L.P.: On dirait qu'ici, la star est une question de mode. On a tendance à monter une vedette rapidement et à la faire retomber aussi vite. On dirait qu'on ne supporte pas de les laisser en haut. C'est surtout vrai pour la presse, qui crée ce phénomène beaucoup plus que le public. C'est un droit que les médias s'approprient: ils montent en épingle quelqu'un et ils s'en lassent tout de suite. Carle est un bon exemple. Pour un temps, il était LE cinéaste québécois. Par après, au moment de la sortie d'un de ses films, on a titré dans un journal «La mort d'un cinéaste»! Il me semble qu'une fois qu'un cinéaste est confirmé, il l'est, et c'est normal qu'il lui arrive de faire des choses moins intéressantes. Diane Dufresne et Michel Lemieux sont d'autres cas dans d'autres domaines. Tout ce phénomène devient de la fausse représentation de la part des médias.

*— Vous avez déjà travaillé avec Louise Marleau. Elle a dit que ça n'avait pas été facile de convaincre les producteurs de **La femme de l'hôtel**.*

L.P.: Tout le monde se méfiait de Louise Marleau, mais c'est elle que je voulais pour le rôle. Je l'avais choisie parce qu'elle correspondait au personnage. Alors que dans ***Anne Trister***, j'ai ajusté le personnage féminin d'Alix au personnage de Louise Marleau. Elle a cette aura, et les gens en ont peur. Je pense qu'ici, c'est une des seules à être une star, à jouir de ce statut et à en souffrir en même temps. Le star-system est relié à un mythe, à une inaccessibilité qu'on reproche à Louise Marleau. Une star doit justement être difficile à atteindre. Elle doit créer un mystère autour d'elle. Marleau a construit un personnage à travers les années. Et quand ***La femme de l'hôtel*** est sorti en France, la réaction générale a été assez claire. C'était une révélation, elle était du calibre des grandes stars. Tout le monde se demandait: Mais d'où sort-elle? Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas vu avant ce film?

— Pourtant, dans votre prochain film, il n'y a pas vraiment d'acteurs connus?

L.P.: Non, mais j'avais envie de nouveaux visages. Ce que je trouverais intéressant, et je crois que c'est le rêve de création de tout réalisateur, ce serait de révéler un acteur, de découvrir un jeune talent par le cinéma que je fais. Qu'un acteur naisse de la communion de son travail avec le mien. Je trouverais ça beau. Ça fait partie du rêve du cinéma. Mais pour arriver à ça, il faudrait que je fasse beaucoup de films. Il y a Truffaut, Bergman, Fassbinder qui y sont arrivés. Et Godard aussi. Lui, il fonctionne vraiment avec le star-system. Les acteurs qui jouent dans ses films deviennent des stars.

— Vous n'avez donc pas de préjugés envers le star-system.

L.P.: Non, pas du tout. D'ailleurs, ce qui m'a donné le goût du cinéma, ce sont d'abord les stars. Rien ne peut remplacer un film de Greta Garbo. Ce n'est que par la suite que je me suis intéressée au langage cinématographique. Les stars, je trouve que c'est une des magies du cinéma, et ça me manque. Ça ne me dérangerait pas du tout de jouer le jeu d'une star difficile. Le cinéma, c'est juste ça, des acteurs qui se prennent pour d'autres. C'est ce que je veux, de toute façon!

ENTRETIEN AVEC LISE DANDURAND

PHOTO LOUISE OLIGNY

Responsable des acquisitions chez Cinéma Plus, Lise Dandurand s'est pendant longtemps occupée de mise en marché de films. Pour sa compagnie de relations publiques, Communipresse, elle a orchestré les lancements d'*Un zoo la nuit*, d'*Anne Trister* et des *Contes pour tous* de Roch Demers. Quelques années auparavant, alors qu'elle était attachée de presse pour les Films Mutuels, elle a coordonné les sorties en salle des films de Jean-Claude Lord, de *La mort d'un bûcheron*, de *Je suis loin de toi mignonne*, et des *Bons débarras*.

— Pourquoi a-t-on peur du star-system au Québec?

L.P.: Ici, on dirait que ce n'est pas bien. C'est une attitude très morale. Les acteurs veulent être reconnus pour leur talent, et non pour leur gueule. Je les comprends, et c'est ce que je souhaite aussi. Mais, le cinéma, c'est quand même d'abord un visage, un corps. On remarque cette attitude lorsqu'on fait passer des auditions. Les femmes, surtout, font tout pour ne pas avoir l'air de stars. Elles arrivent souvent poquées, mal ou trop maquillées, mal habillées, en s'excusant parce qu'elles ont mal dormi la veille. Mais moi, je fais du cinéma. Je dois juger en cinq minutes si elles font l'affaire, si elles ont du chien. Je suis persuadée qu'on ne trouve pas cette attitude ailleurs. □

Propos recueillis par Jeanne Painchaud

— Existe-t-il un star system au Québec?

L. D.: Non. Je ne crois pas. Il n'y a à peu près personne qui va au cinéma parce qu'ils veulent voir les acteurs québécois, parce qu'ils suivent leur carrière.

— Pourquoi?

L. D.: Sans doute parce que les films ne sont pas faits pour les acteurs et que la présence d'un acteur plutôt que d'un autre n'est garante ni de la qualité, ni du genre d'un film. Je m'explique: les gens ne sont pas allés voir ***Un zoo la nuit*** parce que Roger Le Bel jouait dedans, ils y sont allés parce qu'ils ont entendu dire qu'il y était génial. C'est avant tout la qualité du film qui compte, ainsi que la performance de l'acteur à l'intérieur de ce film. Un autre film, avec le même acteur, pourrait ne tenir qu'une seule semaine en salle. D'un autre côté, je crois cependant que ce n'est pas pareil pour les réalisateurs. Yves Simoneau, par exemple, a d'ores et déjà un public. Comme Denys Arcand ou Léa Pool. Les gens qui aiment leur style iront voir leur prochain film et il savent à quoi ils peuvent s'attendre. Ce qui n'est pas vrai avec les acteurs.

— Et il n'y a pas d'exception?

L. D.: Dominique Michel est peut-être la seule. Elle a son public et il la suit. Je crois qu'elle a attiré des gens qui, sans elle, ne seraient pas allés voir ***Le déclin de l'empire américain***. Mais, sur une autre échelle, regardons combien d'acteurs français sont des stars, au sens où elles représentent des valeurs plutôt sûres au box-office de leur pays. Il n'y en a pas beaucoup. Montant, Belmondo, Delon et Noiret. C'est à peu près tout.

— Donc, au Québec, tourner avec des débutants ou des acteurs confirmés ne change rien à l'affaire!

L. D.: Non. C'est faux. La mise en marché d'un film se fait à partir de la couverture des médias. Or, les médias, surtout les médias électroniques, ne veulent habituellement que des gens connus et qui, de plus, ont prouvé qu'ils étaient bons en entrevues. Pour *Lance et compte*, par exemple, personne ne voulait de Marina Orsini ou de Carl Marotte la première année. J'avais beau leur dire qu'ils allaient crever l'écran, on me demandait Michel Forget, Marc Messier ou Jean-Claude Lord. Mais, dès que la série a eu du succès, la demande est devenue trop forte pour Orsini et Marotte. J'ai dû commencer à refuser des entrevues.

— Alors, est-ce qu'un star system manque au cinéma québécois?

L. D.: C'est sûr que pour l'industrie ce ne serait pas mauvais. Ici, les vraies vedettes sont celles des téléromans. Au cinéma, ce sont les réalisateurs qui ont le devant de la scène. Au fond, j'aime bien que ce soient eux les stars, puisqu'ils sont les premiers créateurs du cinéma.

Propos recueillis par Marcel Jean